

Les vieilles pédagogies des opprimés, numérique, algorithmes, et tout ça

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Il faudrait certes être plus précis, mais peut-être pas tout de suite. Si « tout ça » est un amas confus alors partons de la confusion. Ce n'est pas un choix par défaut, la confusion est un bon point de départ car elle est réelle, plus que la plupart des différenciations beaucoup trop claires et artificielles qui sont proposées.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Les vieilles pédagogies des opprimés, numérique, algorithmes, et tout ça », CFS asbl, 2017

URL: http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/les_vieilles_pedagogies_des_opprimés_numerique_algorithmes_et_tout_ca.pdf

Avec le soutien de :



Les vieilles pédagogies des opprimés, numérique, algorithmes, et tout ça

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Il faudrait certes être plus précis, mais peut-être pas tout de suite. Si « tout ça » est un amas confus alors partons de la confusion. Ce n'est pas un choix par défaut, la confusion est un bon point de départ car elle est réelle, plus que la plupart des différenciations beaucoup trop claires et artificielles qui sont proposées.

Comment « tout ça » peut rentrer dans le domaine de ce dont on peut s'occuper ? Sortir un peu de la confusion, sans laisser de côté les problématiques réelles qui la constituent. Il ne s'agit pas ici de proposer un canevas, encore moins un programme, et surtout pas de s'accrocher à la voix du vieux commandeur. Éventuellement importer quelques éléments de base de l'alphabétisation dans son versant le plus politique, celui de la pédagogie des opprimés, et tenter de regarder l'intérêt de ces approches. Voir ce qu'il est possible de bricoler. Ne pas accepter l'idée néolibérale que toute l'expérience accumulée est désormais périmée, sans oublier à aucun moment que « les expériences ne se transplantent pas, elles se réinventent »¹.

¹ FREIRE, Paulo. Lettre à Mario Cabral du 28 Juillet 1975. Publié dans *Lettres à la Guinée-Bissau sur l'alphabétisation*, Cahiers libres 343, éditions François

La confusion en quelques exemples

Un travailleur du nettoyage doit dans beaucoup de cas savoir utiliser une tablette numérique, essentiellement pour des questions de management. Ça peut paraître anecdotique, mais implique toute une série de conséquences, à commencer par la plus évidente : s'il ne sait pas l'utiliser il devient incompetent tout en étant capable de faire son travail. Mais aussi, son rapport à la hiérarchie est médiatisé par cet appareil. Par exemple, une plainte du client qu'il ne voit pas peut partir directement vers un responsable de l'entreprise qui l'engage et qu'il ne voit jamais non plus, sous la forme « irréfutable » d'une photo en gros plan d'un recoin mal nettoyé. Son responsable direct reçoit un mail de la direction (le DRH est en copie, et le tout archivé

Maspero, 1978, p 91.

pour toujours) avec l'ordre de lui donner une sanction, comment pourrait-il faire autrement d'ailleurs ? Le type de preuve produite (une photo) est difficile à contester parce qu'elle semble objectivée. L'incident sera codé, traité par un algorithme, donnera lieu à une évaluation « objective », servira à définir le profil du travailleur. La manière dont cette donnée circule élude les moments et les lieux traditionnels pour créer un rapport de force.

Un prisonnier qui se retrouve confronté à un « prison cloud », un système informatique interne en phase d'essai dans certaines prisons belges, qui permet de gérer les différentes démarches du prisonnier : commander du savon, automatiser la gestion de parloirs, etc. Ça ne change pas fondamentalement l'arbitraire, mais la décision est prise dans une sphère encore plus éloignée, autour d'un savoir constitué de « contraintes techniques ». Sans compter que peu de choses sont prévues pour ceux qui sont analphabètes, par exemple. Encore une fois les choses se passent en dehors des moments et des lieux où un dialogue, voire un rapport de force, s'exerçait.

Un fichier nommé RPE centralise toutes les informations relatives aux formations professionnelles, tous les « acteurs concernés » y ont accès. Le « profil » de « l'apprenant » va être façonné avec ces informations, les retards ; ou le fait qu'il ait abandonné une formation seront archivés là. Avec le numérique le passé ne passe pas. La situation précise pour laquelle il aura arrêté la formation sera facilement mise de côté, si jamais elle a été enregistrée. Les profils individualisés sont construits avec des généralités, il n'y a pas de place pour une situation singulière. Le fichier doit être lisible rapidement par n'importe qui, ou plutôt par un professionnel, ou quelqu'un qui comprend les choses avec un certain type de savoir de « professionnel ».

Comment avoir une prise sur ces choses-là?. C'est beaucoup trop vaste, une lame de fond qui traverse tous les domaines de la vie, ça change beaucoup, à commencer par chacun d'entre nous.

Confusion : parce que les instances, les sujets, les acteurs, les types de rapports, les temporalités

changent. Non pas qu'il s'agisse de la fin d'un monde idyllique. La différence est surtout la capacité à comprendre et à agir. Dans le monde sans numérique, les ouvriers du nettoyage ne gagnaient malheureusement pas toujours contre leur direction, loin de là, mais ils savaient, par exemple, comment faire pression sur le responsable présent dans le chantier.

Plus précisément ?

Pour être plus précis il ne faut pas de nouvelles informations, le problème est celui d'une action possible. Peut-être faut-il commencer par évacuer la possibilité de maîtriser le développement du numérique, encore plus de s'en débarrasser. Ce serait un peu comme vouloir maîtriser le langage. Certes le langage a besoin des humains pour exister, certes il peut être parfois influencé de manière consciente, mais personne, ni aucune institution ou gouvernement ne peut maîtriser les évolutions d'une langue. Chercher comment maîtriser le numérique ne fait qu'aggraver la confusion. D'ailleurs la comparaison entre le langage et le numérique n'est pas fortuite, le numérique est une sorte de langage. Peut-être serait-il plus précis de parler d'une écriture : « écrire avec une machine à décision »² résume la chercheuse française Clarisse Herrenschmidt.

Il est peut-être utile de noter que les bouleversements sociaux liés à l'écriture sont, eux aussi, très importants, et pas nécessairement réjouissants. Le début de l'écriture en Mésopotamie (environ -3500) est essentiellement une question comptable, enregistrer les dettes, il s'agit de produire un effet de pouvoir sur celui qui est endetté et surtout de perpétuer ce pouvoir. Ce n'est pas juste une information, mais une manière de fabriquer quelqu'un (ou quelques uns) en tant que débiteurs et d'autres en tant que créateurs, de perpétuer ceci sur les générations à venir, d'inscrire cette « vérité » dans un domaine au-delà des relations sociales. Le fait d'avoir une « vérité » écrite change les rapports de force. La dette reste gravée, la conséquence de cette écriture sera notamment la réduction en esclavage

2 HERRENSMIDT, Clarisse. *Les trois écritures. Langue, nombre, code*, Gallimard, 2007, p 393.

des débiteurs.

Plus près de nous, lorsque l'imprimerie permet de répéter la parole écrite à bas coût, s'ensuit un formidable mouvement de centralisation et d'uniformisation des savoirs et de l'imaginaire.

L'écriture n'est pas à sens unique, et l'alphabétisation est loin d'être toujours un processus d'émancipation. C'est peut-être en ce sens que l'importation de certaines de ces expériences vers le numérique a du sens.

Dans le cas du numérique : « L'utilisateur lui fournit des données, de nature fort diverse, des nombres, des textes en langue naturelle, des images, des sons. La machine les intègre et les transforme en information, au sens de résultat de l'action de donner une forme, car seule la forme des données la concerne ; contrairement à certains usages, j'établis cette différence entre données et information »³.

C'est peut-être à ce niveau qu'il faut comprendre la confusion dont on parlait, la machine transforme les données en information. Avec le numérique on regarde souvent le résultat, mais beaucoup moins le processus qui rend possible d'aboutir à un résultat. Nous regardons parfois la manière de traiter les informations par la machine et souvent les informations que la machine produit par ses calculs. Mais rarement la manière dont des données, qui sont liées à une situation, sont abstraites de celle-ci pour devenir des informations. La confusion, le manque de repères, l'impuissance à agir, ont peut-être leur origine dans le fait qu'on ne s'occupe pas de l'action, qui consiste à effacer les repères, abstraire des informations, et rendre ainsi les choses calculables.

C'est peut être ce qu'il faut chercher avec le numérique : où est l'action ? Dans l'encodage ? Dans le fonctionnement de l'algorithme ? Ailleurs ?

Un savoir actif ?

« ... il y a une conviction qui nous anime, en raison non seulement de nos expériences antérieures mais surtout de notre option politique à

3 HERRENSMIDT, Clarisse. *Les trois écritures. Langue, nombre, code, op cit* p 393.

laquelle nous essayons d'être fidèles, c'est que nous n'aurons rien à enseigner là-bas si nous ne sommes pas capables d'apprendre de et avec vous. C'est pour cela que nous irons en Guinée-Bissau en tant que camarades, en tant que militants, avec intérêt et humilité, et non comme une mission de techniciens étrangers qui se jugerait en possession de la vérité et qui amènerait avec elle un compte-rendu de son séjour, sinon écrit, du moins déjà élaboré dans ses grandes lignes, avec son ordonnance et ses prescriptions concernant ce qu'il a à faire et comment. Ordonnance et prescriptions qui seraient, pour une mission de ce genre, l'expression de la connaissance que ses membres auraient acquise lors d'expériences antérieures »⁴.

Il y a un savoir lié à l'expérience antérieure, réactualisé par les enjeux politiques actuels, un savoir construit à partir de l'action, c'est ce savoir-là que revendique le vieux commandeur. Il ne revendique pas une position innocente, il va en tant que « camarade » et que « militant ». C'est parce qu'il est déjà engagé, déjà dans l'action qu'il peut penser. A celui-ci s'oppose un savoir technique, qui est une manière de mettre en forme les situations suivant les enjeux du passé. Le technicien, l'expert, ramène toujours ce qu'il découvre à ce qu'il connaissait, il n'y a pas d'action, la connaissance est passive. Il doit toujours connaître les choses avant de les découvrir. Ce qu'il « découvre » ne sont que des informations qu'il peut traiter, même (et surtout) si ces informations sont encodées dans une tablette surpuissante, et qu'il les a transférées dans l'instant à l'autre bout du monde. De fait la machine ne peut faire que ça, ramener les choses à des schémas préexistants.

Dans le cas de l'alphabétisation la conséquence pratique est très concrète.

« Avec une telle vision pratique et théorique de l'alphabétisation, il est impossible de comprendre celle-ci comme étant le moment d'un apprentissage formel de l'écriture et de la lecture qui ne serait que la première étape d'une instruction, juste avant les étapes suivantes. Il

4 FREIRE, Paulo. Lettre au camarade Mario Cabral, d'avril 1975, Cahiers libres 343, éditions François Maspero, 1978, p 88.

n'est pas possible de la comprendre non plus comme une sorte de "traitement" qu'il faudrait appliquer à ceux qui en ont besoin pour qu'ensuite, une fois guéris de leur "infirmité", ils puissent se lancer dans une "aventure supérieure"»⁵.

Dans la vision technicienne, l'analphabétisme est une infirmité, un analphabète est un être humain incomplet, et l'alphabétiseur est celui qui sait comment compléter l'humanité d'un autre. C'est le schéma général de la colonisation, savoir mieux que l'autre quelle est sa forme accomplie, le contraindre à s'accomplir. L'analphabète est vu alors comme quelqu'un de passif, qui ne peut que subir le monde de l'écrit, on ne voit pas toutes les manières qu'il peut inventer de rapport à l'écrit. On ne voit pas tout ce qu'ils peuvent développer, par exemple en termes de mémoire.

S'adapter au numérique ?

Le développement massif du numérique change le rapport au monde, et bien entendu les hommes qui vivent dans ce monde. Le type d'interactions, la vitesse de ces interactions, le mode de contrainte qu'elles exercent, les figures qu'elles produisent, les savoirs pertinents, le mode de produire ces savoirs... sont modifiés. Or ces éléments nous constituent chacun d'entre nous.

Il est souvent question de s'adapter au monde numérique, sans que cette adaptation ne soit jamais questionnée ; elle apparaît, là aussi, comme une infirmité à réparer. La différence est que dans le cas du numérique cette adaptation est toujours à recommencer. Il ne s'agit pas d'un perfectionnement, mais de réagir face à la menace permanente de devenir incompetent.

Avec le numérique la rhétorique est inversée, non plus un manque, une infirmité, mais la promesse d'un Homme augmenté, « le numérique ouvre plein de possibles », etc. Bref, en général, il est question de regarder ce que le numérique offre, de voir le numérique comme ce qui pourrait

augmenter nos capacités d'action. Or, dans un monde de concurrence, ne pas accéder ce qui augmente nos possibilités c'est devenir infirme.

Une approche moins technicienne passe peut-être par partir du numérique tel qu'il concerne ceux qui s'y forment, c'est-à-dire chacun d'entre nous. C'est-à-dire commencer par s'intéresser aux situations : le fonctionnement des procédures de contrôle et d'évaluation dans son travail, par exemple. Partir de ce que nous savons, mettre en avant, valoriser politiquement, et développer ce savoir-là. Non pas seulement se former pour répondre aux exigences des employeurs : par exemple savoir remplir un formulaire numérique d'évaluation et l'enregistrer sur le serveur de l'entreprise. Mais comprendre quels éléments on encode ? Quel est le coût de l'encodage (qu'est ce qui n'est pas encodable, et donc perdu, par exemple) ? Comment se fait le choix des données à transformer en information ? Qu'est ce que cet encodage remplace ? Bref, penser en termes d'action et de politique. Dans ce cas le savoir de ceux qui sont moins familiarisés avec le numérique devient intéressant aussi.

« ...nous n'aurons rien à enseigner là-bas si nous ne sommes pas capables d'apprendre de et avec vous... ». Qu'apprennent les formateurs ? C'est une tarte à la crème de dire que le formateur apprend aussi quand il donne une formation. En général c'est juste quelque chose que l'on répète parce qu'on n'ose pas dire le contraire. Parfois on entend par là que l'expérience améliore la pédagogie du formateur. Or, la problématique originelle était beaucoup plus importante. Le savoir qui peut être produit est un savoir politique, un savoir profond et pertinent sur la domination. Dans le cas du numérique, mais c'était déjà souvent le cas avec l'alphabétisation, c'est très problématique parce que personne ne voit une importance dans le savoir de ceux qui ont des difficultés avec ce monde.

5 FREIRE, Paulo. Lettre aux camarades Mônica, Edna, Paulo, du 26 novembre 1975, Publié dans *Lettres à la Guinée-Bissau sur l'alphabétisation*, Cahiers libres 343, éditions François Maspero, 1978, p 106.